

**La modernité comme déclin:  
Les *Essais de psychologie contemporaine*  
de Paul Bourget**

**Judith Bordes**

Université Bordeaux Montaigne

La modernité industrielle est censée être l'époque du progrès, tant sur le plan technique que sur les plans politique et social. L'amélioration des conditions de vie s'y illustrerait aussi bien dans l'amélioration du confort matériel, que dans la promotion de la liberté d'agir et de choisir. Pourtant, dès ses débuts, la modernité a été accompagnée de discours réactionnaires, qui voyaient en elle non pas progrès, mais déclin. Comment expliquer ce décalage ?

Les « études littéraires » de Paul Bourget ont participé de la propagation de la conception de la modernité comme déclin. Elles paraissent, au cours des années 1880, sous le titre d'*Essais de psychologie contemporaine*, puis de *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*. Réunis en 1899 en une seule et même œuvre intitulée *Essais de psychologie contemporaine (Essais)*, ce recueil constitue un témoignage remarquable sur la littérature française et européenne de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La question initiale de Bourget y est celle de l'influence des œuvres littéraires sur la jeune génération à laquelle il appartient (il a trente et un ans en 1883). Il entend ainsi rendre hommage aux auteurs qui ont fait son éducation littéraire – laissant délibérément de côté certains grands noms de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle (Chateaubriand, Balzac ou Hugo). Il s'agit aussi de rendre compte de l'« atmosphère morale » (*Essais* 18) qui imprègne la littérature de la génération précédant immédiatement la sienne. De ce point de vue, il se place dans la stricte lignée de son maître, l'historien et homme de lettres Hippolyte Taine, qui, dans son « Introduction » à l'*Histoire de la littérature anglaise*, plaide en faveur d'une histoire de la littérature qui soit en même temps histoire d'une époque et de sa « sensibilité ». Dans un article de 1883, intitulé « *Le De profundis de la critique* » (444-448), Bourget s'oppose à l'opinion défendue à l'époque, notamment par son ami Jules Barbey d'Aurevilly<sup>2</sup>, selon laquelle la critique serait morte. La critique obsolète qui se fondait sur les critères d'une Beauté éternelle posés dogmatiquement est certes sur le point de disparaître, affirme-t-il, mais elle se trouve heureusement remplacée par une nouvelle approche de la littérature qui postule la diversité des intelligences. Cette nouvelle critique, il la nomme psychologie. A la rigidité des catégories classiques d'évaluation des œuvres littéraires, elle oppose une attention à la singularité de la voix de chaque artiste. Elle a pour principe que chaque

page composée est l'expression d'un état d'âme de son auteur. Cependant la psychologie que pratique Bourget s'attarde moins sur le parcours biographique des écrivains, des poètes ou des historiens, que sur l'ambiance morale et intellectuelle dans laquelle ils vivent. Elle s'intéresse au traitement différent proposé par chaque écrivain d'un même mal, commun à tous, qui est le mal d'une époque. Partout, Bourget retrouve le pessimisme, cette « même philosophie dégoûtée de l'universel néant »<sup>3</sup> (*Essais* 207). De ce point de vue, la psychologie qu'il met en œuvre s'approche de ce que l'on pourrait appeler une sociologie des sensibilités.

Les dix écrivains étudiés par Bourget sont français (à l'exception de Tourgueniev et Amiel) et écrivent sous le Second Empire (à l'exception de Stendhal). Il est donc principalement question de la période qui s'étend sur presque vingt années en France, celles de l'enfance et de l'adolescence de la génération de 1880, à laquelle Bourget appartient. Cependant, il nous semble qu'est par là même souterrainement envisagée une réalité diffuse depuis le romantisme et jusque bien après la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, non seulement en France, mais en d'autres lieux d'Europe et jusqu'à Saint-Petersbourg. En quoi consistent la « sensibilité contemporaine », ce climat intellectuel et émotionnel auxquels contribuent les grands noms de la littérature sous le Second Empire? Selon Bourget, elle se caractérise par l'ennui, le dilettantisme (Renan, Stendhal), le pessimisme (Baudelaire, Leconte de Lisle, Dumas Fils, Tourgueniev) et le nihilisme (Flaubert) – autant d'états d'âme et de styles de vie qui ne sont distingués que pour les besoins de l'analyse mais qui se recourent souvent dans les *Essais*. La thèse sous-jacente à l'ensemble de ces études littéraires est que ces maux de l'âme et de l'esprit sont les symptômes du mal historique d'une civilisation en déclin.

Ainsi, sous le Second Empire, alors que la « fête impériale » bat son plein, la littérature affiche, voire revendique, l'ennui et le pessimisme. La frénésie parisienne de ces vingt années se traduit bizarrement, en littérature, par la mise en récit d'une angoisse de la décadence. Nous explorerons ce paradoxe en considérant en premier lieu (i) les symptômes d'un malaise, qu'identifie Bourget dans la littérature de l'époque, puis (ii) la maladie diagnostiquée, à savoir un déclin civilisationnel, ensuite (iii) les causes que Bourget suppose être à l'origine de ce déclin, après quoi nous montrerons pour finir que (iv) si le diagnostic de déclin pose des problèmes, tant idéologiques que conceptuels, il n'en reste pas moins (v) l'indicateur d'un malaise existentiel diffus, toujours pérenne et qui mérite d'être pris au sérieux.

### *Les symptômes : la répétition du « mal du siècle »*

Le projet de Bourget relève aussi bien de la chronique littéraire, que de l'enquête visant à réunir des matériaux pour l'historien de la « vie morale » de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Il s'agit donc d'étudier les œuvres littéraires pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles disent de leur époque et en même temps d'envisager leur influence sur la jeune

génération. Selon Bourget, en effet, à l'époque d'une perte de repères et d'un déracinement<sup>5</sup> généraux, le livre devient l'un des grands initiateurs. Sa génération naît en même temps que s'érige le Second Empire (il est lui-même né en 1852) et atteint l'âge adulte en assistant à la chute de l'Empire et au spectacle traumatisant de la Commune. L'esprit de ces jeunes gens est immergé dans une atmosphère fin-de-siècle, pessimiste et décadentiste, qui tient certes du contexte politique, mais à laquelle contribue aussi la littérature des années 1850 et 1860. La littérature d'un temps dit quelque chose de ce temps, et le fait durer dans l'esprit et la vie de ceux qui la lisent : par l'influence qu'elle exerce sur ses lecteurs, elle déborde toujours le présent de la première publication. L'atmosphère vécue et racontée sous le Second Empire se propage, par les livres, après la fin de celui-ci.

Quelle est cette influence ? Le sentiment général, comme dans le romantisme, est celui d'être arrivé trop tard ; la littérature s'en fait l'écho. C'est donc celle-ci, en tant qu'elle est à la fois l'expression d'un sentiment partagé et un discours influençant l'atmosphère d'une époque, qui constitue le matériau par excellence à partir duquel pourra s'établir l'« enquête sur la sensibilité française » (441) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, selon l'expression de la Préface de 1899. En quoi consiste cette atmosphère ? Bourget identifie des caractéristiques qui apparaissent comme autant d'afflictions : ennui, mélancolie, nostalgie, pessimisme et nihilisme. Celles-ci sont considérées comme les symptômes d'une maladie – la métaphorique médicale est un *leitmotiv* des *Essais*.

Cependant, tout en maintenant une filiation avec le romantisme, la littérature de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle entretient un nouveau rapport à la modernité. Il ne va plus s'agir de fuir la réalité moderne, comme le firent ou souhaitèrent le faire Chateaubriand puis Musset, mais de la prendre à bras-le-corps, comme la poésie de Baudelaire et certains romans de Flaubert y réussirent. La littérature sur laquelle s'attarde Bourget est habitée par une désillusion que le romantisme avait déjà perçue mais n'avait pas encore achevée : il n'est désormais plus possible de se réfugier dans la fuite elle-même. Sous une forme nouvelle, le « mal du siècle » de la génération de 1820 ressurgit, mais à une différence près. La génération de Musset, qui s'ennuyait sous Louis-Philippe, pouvait encore espérer l'avènement d'un ordre social, politique et artistique nouveau. Or il semble que celle que l'on pourrait appeler la « génération fin-de-siècle » ne puisse plus se consoler d'une telle illusion. La génération de 1830 est consciente de devoir assumer son temps, quelque morbide qu'il soit. Son désespoir est encore plus profond que celui de son aînée. L'époque est vieillissante et moribonde. Autrement dit : elle décline.

### *La maladie du déclin : décadence et vieillissement*

Chez Bourget, l'idée de déclin civilisationnel se manifeste selon deux motifs principaux. Selon le premier motif, dessiné dans « Théorie de la décadence » (qui constitue le

troisième chapitre de l'article consacré à Baudelaire, le tout premier des *Essais*), la décadence est une *désagrégation*. Le corps social y est compris comme une unité organique dont la décadence consiste en une autonomisation progressive des individus, en une insoumission et une insubordination de ceux-ci aux besoins du tout. Chaque cellule se désolidarise des autres pour mener à bien ses activités, solitairement. La vie moderne, selon Bourget, est ainsi une expérience de l'individualisation de l'existence. L'individu n'y est plus prompt à se soumettre aux exigences et aux impératifs de la communauté, qu'elle soit nationale ou locale. Cette décadence, ajoute-t-il, se manifeste également du point de vue du style même de l'écriture qui désagrège le livre : la page s'autonomise et au sein de celle-ci la phrase, puis même le mot, deviennent indépendants (14). Cette remarque stylistique, qui n'est guère développée, vise sans doute les néologismes des frères Goncourt ou de Huysmans ; elle semble par ailleurs directement inspirée de Taine<sup>6</sup>. L'idée est que certaines libertés sont prises avec la langue, qui servent la beauté de l'œuvre, mais portent atteinte à l'intégrité du livre<sup>7</sup>. La beauté formelle de la phrase implique, dans ce nouveau genre d'écriture, une flétrissure de la langue, définie comme tradition partagée par une communauté, déterminée par des règles et chargée d'une histoire. Il y a donc bien une beauté du déclin, mais elle a le goût du poison. Les *Fleurs du mal* en sont le symbole.

Cependant, le déclin se comprend aussi en un autre sens, toujours emprunté à une métaphore biologique : celle du *vieillessement*. De même que les individus vieillissent et meurent, que les espèces animales s'éteignent, les civilisations suivent une évolution linéaire. Elles naissent, s'épanouissent jusqu'à atteindre leur pleine puissance, puis ne peuvent que dégénérer, jusqu'à disparaître. Ce vieillissement s'accompagne de ce que Bourget nomme une « mortelle fatigue de vivre » (438) : les jeunes gens qui ont grandi sous le Second Empire sont fatigués de vivre alors même que leur vie commence. Dans « Du nihilisme de Flaubert », le deuxième chapitre de l'essai consacré à Flaubert, il remarque :

Mais Emma Bovary, mais Frédéric, sont le produit d'une civilisation fatiguée. Ils auraient développé leur pleine vigueur dans un monde plus jeune. C'est du moins ce que nous pensons d'eux, ce que nous pensons de nous, lorsqu'en proie aux affres de l'épuisement nerveux, cette pénible rançon des bienfaits du monde moderne, nous nous prenons à regretter les âges lointains de l'énergie sauvage ou de la foi profonde. Qui ne s'est répété, aux minutes de trop grande fatigue de civilisation, le mot célèbre : « Je suis venu trop tard ! ... » [...]. (95)

Cette citation est particulièrement révélatrice des préoccupations de Bourget dans les *Essais*, mais aussi de la méthode psychologique qu'il promeut. Il y prend pour point de départ de son analyse les vies fictionnelles des deux personnages emblématiques de deux des romans « modernes » de Flaubert. A partir de ceux-ci, il

établit le diagnostic social d'un « épuisement » civilisationnel : c'est toute une société qui s'essouffle et commence à dépérir. Le désespoir que ce déclin suscite s'accompagne de la nostalgie d'un âge d'or dont les contours restent indéfinis. Le fantasme des époques rudes et guerrières, ou celui des époques d'ignorance mais de foi, se trouve opposé au confort superficiel de l'époque contemporaine, ainsi qu'à la promotion illusoire de la liberté et à la désespérante lucidité qui la caractérisent. Finalement, Bourget établit une filiation entre la nostalgie de sa génération et celle qu'exprimait le jeune Alfred de Musset dans « Rolla »<sup>8</sup>. A nouveau, le mal du siècle tiendrait au décalage entre les aspirations d'une jeunesse sur le point d'éclorre et le peu d'horizons qui lui est offert.

C'est ce décalage que Jules de Gaultier, lecteur admiratif des *Essais*, conceptualisera quelques années après leur parution, dans *Le Bovarysme*. Loin de se limiter aux aspirations frustrées d'une jeune bourgeoise de Province, Flaubert explore, selon Gaultier, une loi psychologique de l'espèce humaine, plus ou moins prégnante selon les époques et les personnalités : le bovarysme. Elle consiste dans la tendance de l'imagination à espérer autre chose que ce que la réalité a à offrir. Cette inadéquation entre imagination et réalité, chez Emma Bovary comme chez Bourget lui-même et chez toute une partie de sa génération, est le résultat d'une « intoxication littéraire ». La littérature exalte des rêves que la réalité ne peut assouvir. La désillusion qui suit la lecture use et vieillit.

À la lecture des *Essais*, il semblerait par ailleurs que le mal de la génération de 1880 tiende à la difficulté de choisir parmi les divers horizons possibles, aussi limités puissent-ils sembler aux hommes de haute intelligence et de haute sensibilité qu'estime Bourget. Il n'y a désormais plus de voie toute tracée par le lieu et le milieu d'où l'on vient : on peut vivre une autre vie que celle à laquelle on aurait été destiné si on était né un siècle plus tôt, dans des conditions semblables. Un des enjeux des *Essais* est donc d'explorer la difficulté qu'il y a à vivre cette liberté nouvelle, permise par un processus de démocratisation sociale mais aussi par une perte d'influence de la religion et de la tradition.

Le déclin implique ainsi non seulement une désagrégation, d'ordre historique ou civilisationnel, mais aussi un affaiblissement analogue à celui qui est vécu dans la vieillesse biologique. La « maladie » évoquée ne serait pas autre chose qu'un vieillissement propre au cours naturel de la vie. Les deux caractéristiques de l'époque sont donc l'individualisation progressive des destins sociaux (liée à une démocratisation sociale globale) et d'autre part, une prise de distance à l'égard des occupations mondaines et banales : de même que le vieillard, ne voyant devant lui que les souffrances à venir, incline à se retirer des affaires de la vie sociale, de même la génération qui a le sentiment de vivre une époque moribonde préfère-t-elle se retirer dans l'isolement, que s'épuiser à des tâches infructueuses : elle est trop pénétrée par la « morne perception de la vanité de tout effort » (438).

Cette vision du déclin s'illustre ultimement dans les toutes dernières pages de l'édition définitive des *Essais*, au cœur de l'« Appendice P » consacré à Maxime du Camp. Paul Bourget y reprend l'hommage à Maxime du Camp qu'il avait prononcé en 1893 à l'occasion de son entrée à l'Académie française. Son discours mentionne une anecdote racontée par l'auteur des six volumes de *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie* (1869-1875). A l'âge de quarante ans, il se rend pour la première fois chez l'opticien pour se faire fabriquer des lunettes de vue. Le temps de la confection, il se promène dans Paris. Arrivé sur le Pont-Neuf, il a une vision : celle de Paris en ruines.

L'écrivain était dans un de ces moments où l'homme qui va cesser d'être jeune pense à la vie avec une gravité renseignée qui lui fait retrouver partout l'image de ses propres mélancolies. La toute petite déchéance physiologique, dont sa visite chez l'opticien venait de le convaincre, lui avait rappelé ce qui s'oublie si vite, *cette loi de l'inévitable destruction qui gouverne toute chose humaine*. [...] L'idée lui vint de l'intérêt prodigieux que nous présenterait aujourd'hui un tableau exact et complet d'une Athènes au temps de Périclès, d'une Carthage au temps des Barcas, d'une Alexandrie au temps des Ptolémées, d'une Rome au temps des Césars. [...] Par une de ces intuitions fulgurantes, il aperçut nettement la possibilité d'écrire sur Paris ce livre que les historiens de l'antiquité n'ont pas écrit sur leurs villes. (425-426 - Nous soulignons)

Par une analogie implicite entre déchéance physiologique et déchéance historique, l'écrivain se sachant vieillir s'impose la tâche de raconter Paris avant sa ruine. Il s'agit de ne pas répéter l'inconséquence des Anciens et d'anticiper la fin de Paris pour que l'histoire de ce qui ne sera plus puisse être écrite. On imagine quelle mélancolie peut accompagner les recherches sur un objet étudié dans l'optique de son déclin prochain. Le projet inquiet de Du Camp incarne à lui seul la vision obsédante d'une époque.

Quelles sont dès lors les causes de ce déclin, selon la théorie suggérée par Paul Bourget ?

### *Étiologie du mal*

Dans l'Avant-propos à l'édition des *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, Bourget identifie quatre causes du pessimisme des jeunes gens de son époque et par extension, de la société française : le dilettantisme, le cosmopolitisme, l'esprit d'analyse et la démocratie (439). Tous sont corrélés. Ainsi, le dilettantisme et le cosmopolitisme vont de pair en ce que l'afflux d'idées diverses est rendu possible par la fréquentation d'êtres provenant de divers horizons ; le fait qu'ils puissent tous s'exprimer et être pris au sérieux tient à une démocratisation de l'expression des idées, qui entraîne un

approfondissement de l'esprit d'analyse. Il serait réducteur de considérer les différentes tendances identifiées par Bourget comme étant mues par des relations de causalité à sens unique ; chacune a bien plutôt une « identité flottante », selon l'expression utilisée dans la « Préface » d'André Guyaux : elles se renforcent réciproquement (XII). Par souci de clarté, tentons cependant de les exposer une par une.

Le thème du dilettantisme est introduit au cours de l'étude de l'œuvre d'Ernest Renan. Cette attitude détachée et relativiste est « un produit logique de notre société contemporaine » (40). Elle consiste à maintenir une distance ironique à l'égard du monde et des autres. Le dilettante n'hésite pas à changer d'avis, il « passe subitement d'un pôle à l'autre de la vie humaine » (38). Par conséquent, son assumption de l'incertitude va de pair avec une aptitude à la métamorphose. Son désengagement semble être la conséquence d'une perte de valeurs, ou plus précisément, du fait qu'il accorde du crédit à des discours privés de toute autorité vers laquelle se tourner et sur laquelle s'appuyer. Il n'y a plus d'autorité suprême, fondée sur une appartenance religieuse ou traditionnelle, qui soit reconnue et qui assure un guide à la réflexion et à l'action. Le dilettantisme semble ainsi corrélé au cosmopolitisme qui permet un brassage d'opinions diverses, à la démocratie qui assure un égal crédit aux discours et opinions proférés et à l'esprit d'analyse, puisqu'il n'y a plus que celui-ci qui fournisse un critère pour valider ou rejeter une opinion ou un style de vie.

Le cosmopolitisme est particulièrement observé chez Stendhal et chez Tourgueniev. Ici, Bourget a recours à la rhétorique de la « race » pour distinguer deux types de cosmopolitisme. Le cosmopolitisme d'un Stendhal, c'est-à-dire d'un homme issu d'une « race » avancée et vieillissante, cherche dans le voyage l'expérience de sensations et de plaisirs revigorants et exotiques. Au contraire, le cosmopolitisme d'un Tourgueniev, rejeton d'un pays « jeune », consiste en un apprentissage, au contact des respectables civilisations de l'Ouest. Face à une « race » avancée (c'est-à-dire d'Europe occidentale), la « race » russe à laquelle appartient Tourgueniev est comme « un adolescent qui s'approche d'un vieillard célèbre » (*Essais* 354) : elle s'éduque. Dans les deux cas, le prix à payer est celui des attaches. Car vagabonder, c'est aller partout, mais n'habiter nulle part. Le cosmopolitisme conduit ainsi à un déracinement. A la liberté de circulation et d'expériences est associée une perte de repères qui semble funeste à deux égards. Du point de vue de l'expérience individuelle, elle prive les sujets d'un ancrage salutaire, d'un lieu qui soit le leur ; du point de vue civilisationnel, elle implique la dégénérescence de la nation elle-même dans la mesure où elle entraîne la disparition des traditions locales. C'est en cela, selon Bourget, que le cosmopolitisme constitue une cause de déclin : être citoyen du monde implique de cesser d'être citoyen de son propre pays, de sa propre terre, ou d'appartenir pleinement à sa propre « race ». Le cosmopolitisme entraîne un détachement à l'égard de son milieu d'origine et corrélativement une désagrégation de l'organisme de départ. Il est ainsi néfaste à l'individu comme à la communauté.

L'esprit d'analyse est découvert aussi bien chez Benjamin Constant que chez Stendhal ou Amiel. Le point de départ de son étude est le constat de l'apparition, dans la littérature de l'époque, d'un trait de caractère qui n'existait pas dans les littératures antérieures. Désormais, non seulement les personnages ont recours à l'analyse pour préparer ou réfléchir leurs actions, mais l'analyse de soi devient une posture à part entière. Deux types différents sont opposés. D'un côté les personnages de Stendhal sont des êtres d'action (fait assez rare pour être mentionné, cela vaut aussi bien pour les personnages féminins que pour les personnages masculins). En quête de bonheur, ils se regardent agir au moment où ils agissent. Ils « vont et viennent, risquent leur vie, osent beaucoup, varient à l'infini les circonstances de leur destinée, et tout le long du livre cependant l'auteur les montre qui tâtent leur pouls et leur sensibilité » (Bourget 186). D'un autre côté, éloigné du genre romanesque, se trouvent les *Journaux intimes* d'Amiel, où se dévoile l'analyse minutieuse et tourmentée d'un homme par lui-même. C'est d'une part l'esprit d'analyse dans l'action, de l'autre l'esprit d'analyse dans la pensée : on se regarde agir dans le monde, ou on s'observe le fuyant. Dans les deux cas, la lucidité du regard posé sur soi trouble, voire accable.

Du point de vue civilisationnel, l'esprit d'analyse se répand comme une conséquence du positivisme, qui sonne le glas de l'action innocente et irréfléchie, mais aussi de la foi en une transcendance et de la confiance en ses desseins. Quant à la création artistique, Bourget déplore que la fécondité de l'art soit supplantée par un discours raisonnant sur celle-ci. L'esthétique remplace l'art. Dans l'esprit d'analyse, l'innocence se perd au profit d'une connaissance qui n'a d'autre fin qu'elle-même.

La dernière cause de déclin identifiée par Bourget est la démocratie, où ce qui est en jeu est moins la définition stricte d'un régime de répartition des pouvoirs politiques, qu'une tendance culturelle globale, qui concerne certes la politique, mais surtout la sphère de l'esprit et des productions de l'art. A cet égard, la critique de la démocratie formulée par Bourget semble s'inscrire dans une tendance générale, partagée par nombre de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Ainsi, dans le chapitre IX du *Peintre de la vie moderne*, consacré au dandysme, Baudelaire affirme que la démocratie entraîne la valorisation des esprits et des talents médiocres ; elle devrait être remplacée par une nouvelle forme d'aristocratie. Au conformisme bourgeois, il faut préférer la singularité géniale du dandy. Chez Bourget, la démocratie se définit toujours par rapport aux autres causes de déclin explorées. La démocratisation qu'il identifie opère à tous les niveaux de la société. Elle est la conséquence d'une perte d'autorité, aussi bien dans le domaine religieux, que politique ou intellectuel. Les idoles ont brûlé : ne restent que les murmures grouillants des masses ; murmures qui ne peuvent émaner que d'elles et n'être jugés que par elles. La démocratie consiste ainsi dans le rejet de toute cause véritable qui dépasse et transcende les vils intérêts individuels. La vénération des autorités est remplacée par l'arrogance et l'orgueil de penser et d'agir par soi-même, qui sont interprétés comme des facteurs de désagrégation sociale. Elle



est, selon Bourget, une des forces majeures de l'époque : « Que nous haïssions la démocratie ou que nous la vénérions, nous sommes ses fils, et nous avons hérité d'elle un impérieux besoin de combat. Le XIX<sup>e</sup> siècle obscur et révolutionnaire est dans notre sang, qui nous interdit cette immobilité intérieure, cette indifférence olympienne, vantée et pratiquée par les Épicuriens de la Grèce et de Rome » (58). Dès lors, rien ne sert d'aspirer à retrouver la sérénité des temps anciens : la chute est inéluctable. Loin de considérer la démocratie comme une donnée enthousiasmante de renouveau politique, Bourget la voit bien plutôt comme le dernier soubresaut d'un organisme vieillissant.

Si le rejet de la démocratie y est complet, les *Essais* manifestent en revanche une certaine admiration pour le dilettantisme de Renan et pour le cosmopolitisme d'un Stendhal ou d'un Tourgueniev. Enfin, Bourget contribue lui-même à une littérature au service de l'esprit d'analyse, en produisant des chroniques qui cherchent non pas à créer une œuvre d'art mais à comprendre celles qui existent déjà. Cette ambivalence se manifeste plus fortement encore à l'égard d'une dernière cause du mal de sa génération, que Bourget ne fait qu'évoquer.

Cette cause, c'est la littérature elle-même, qui est à l'origine de l'intoxication littéraire dont est victime la génération de 1880. En tant qu'elle exprime les souffrances de l'époque et en tant qu'elle les donne à voir, la littérature les reconduit. L'expérience de cette intoxication est à l'origine de la rédaction des *Essais*, comme Bourget le raconte dans la *Lettre autobiographique* (449-456). A propos de la cause de « l'irréparable désespoir » qu'il ressent à l'aube de la trentaine, il écrit : « je crus trouver [la cause de celui-ci] dans cette sorte d'intoxication littéraire qui m'avait empêché de vivre ma vie à moi, de me façonner mes goûts à moi, de sentir par moi-même enfin » (453). Son enquête littéraire vise donc à élucider les raisons d'un mal de vivre qu'il a éprouvé dans sa chair, mais en même temps à rendre hommage aux grands écrivains qui, ne se voyant offrir que de la boue par leur époque, en ont fait de l'or<sup>9</sup>.

Une prescription est-elle suggérée par Bourget afin de guérir de la maladie du déclin ? La tendance des *Essais* est moins à la proposition de solutions qu'à la lamentation nostalgique. Et la seule prescription que Bourget envisage semble pouvoir être elle-même taxée de nostalgie. C'est celle d'une renaissance du christianisme, qui guérirait les « maladies morales de la France actuelle » : « le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison » (442), écrit-il dans la Préface de l'édition de 1899 des *Essais*. Force est de constater que cette solution ne s'est guère imposée au cours du siècle qui a suivi.

En somme, les points communs de ces différentes causes sont la perte d'attaches ou d'ancrages et par suite le flottement et la solitude de l'homme parmi les siens et dans le monde, ainsi qu'une certaine arrogance de la pensée individuelle et une absence de soumission à l'autorité (puisque celle-ci n'est plus reconnue). Autrement dit, il semble que l'on puisse comprendre le diagnostic de Bourget comme l'analyse des aspects obscurs, troubles et douloureux des progrès politiques et scientifiques dont la

modernité se targue. Du point de vue de la qualité des créations humaines d'une part, et du point de vue de l'expérience existentielle d'autre part, les triomphes de la modernité devraient être relativisés. Cependant, s'il est clair que la modernité comporte, par certains aspects, des incertitudes et des souffrances, la nostalgie confuse que manifeste l'analyse de Bourget doit être remise en cause. Il ne s'agit pas de défendre les valeurs de la modernité comme autant de succès, mais bien de nous interroger sur la solidité des présupposés sous-jacents aux critiques de Bourget, qui s'avèrent être problématiques à plusieurs égards.

### *Limites conceptuelles et idéologiques de la théorie du déclin*

Les problèmes conceptuels et idéologiques posés par la théorie du déclin se fondent sur deux registres corrélatifs : celui de la « race » et celui de la décadence.

Qu'est-ce exactement, qui subit la désagrégation et la dégénérescence : qu'est-ce qui décline ? Bourget affirme que c'est la « race ». Par là, il reprend à son compte un thème commun à son époque, qui ne revêt chez lui aucune connotation biologique et qui n'implique pas nécessairement de hiérarchisation des races telle que prétend la théoriser Gobineau. Bourget ne considère pas non plus le déclin de la « race » par comparaison à l'expansion des autres, comme le fait Prévost-Paradol à la même époque (Guiral 10) : elle se meurt d'elle-même plutôt qu'elle ne s'épuise dans le combat contre d'autres. Le « racisme » de Bourget semble être davantage culturel que biologique : s'il n'établit jamais explicitement de hiérarchie entre les « races », sa conception des divers stades de développement (analogues à ceux d'un individu) de chaque « race » implique que certaines « races » soient plus jeunes et d'autres plus expérimentées (donc *en avance*, même si cette avance est synonyme de dégénérescence). Autrement dit, sans s'en apercevoir, Bourget partage avec l'idéologie du progrès qu'il vilipende, la conception d'un temps historique linéaire, s'étirant tel une flèche dans un seul sens de l'histoire. Comme elle, il voit en l'histoire un développement continu ; contre elle, il considère que le progrès n'est pas illimité et qu'après l'apogée vient le déclin. Or rien ne justifie de croire que la tradition et l'identité historiques d'un sujet collectif, d'une communauté ou d'un peuple sont nécessairement, comme l'est une vie humaine, condamnées à la succession d'une phase d'épanouissement et d'une phase de vieillissement se concluant dans la mort. Si la notion de race n'a pas, dans l'usage qu'en fait Paul Bourget, la connotation raciste que nous avons appris à lui attribuer, elle n'en demeure pas moins problématique aujourd'hui, d'autant plus qu'on sait que Bourget se tournera finalement vers un nationalisme fervent et entretiendra un rapport trouble à l'antisémitisme<sup>10</sup>. Par ailleurs, quand bien même l'on pourrait passer outre cette connotation politique dérangeante en la mettant sur le compte de l'époque, le recours à ce terme poserait problème parce qu'il manque de rigueur. Si race il y a, pour Bourget, que rassemble-t-elle et quelle est son échelle ? Désigne-t-elle une civilisation, un pays

ou une région ? Le terme de « race » est employé, selon le contexte et les besoins de l'analyse, pour désigner alternativement les Bretons, les Normands, plus largement les Français, voire les Européens de l'Ouest (par opposition aux Russes). Il est trop imprécis pour qu'un sujet historique déterminé puisse être identifié.

De même, la théorie de la décadence qui constitue le fil rouge des *Essais* n'est pas propre à Bourget, dans le contexte culturel et politique français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et semble chez lui mal définie. Déjà présente chez Taine, elle infiltre la littérature. En politique, elle apparaît à droite comme à gauche. Elle essaime et change de références, de fonction, de tonalité, selon le contexte où elle est employée. Or la confusion sous-jacente à cette théorie dans la version des *Essais* indique qu'elle est empruntée à l'air du temps sans être précisément réfléchie. Efforçons-nous de la considérer en toute rigueur.

Parler de décadence et de chute, c'est exprimer la nostalgie d'un âge d'or désormais révolu. Quel est-il ? Quel aurait été l'âge de pleine puissance, l'âge adulte, de notre civilisation, précédant sa déchéance ? Est-ce celui de l'Antiquité comme le pense Taine (Nordmann 38-39), correspond-il à l'époque des cathédrales qui a la préférence de Huysmans dès avant sa conversion (El Gammal 29), ou encore au Grand siècle que regrette Maurras (Guiral 19) ? Bourget ne le dit pas. Il n'est fait aucune référence à une période précise de l'histoire. A l'autre bout de cette déchéance : en quoi consisterait la mort de notre culture ? Reviendra-t-elle à la disparition de l'espèce humaine dans telle zone géographique d'Europe ? Ou bien la dégénérescence aboutira-t-elle à un état de stagnation éternel et ennuyeux ? D'autre part, si chute il y a, quand commence-t-elle ? A-t-elle lieu dès la fin de l'Antiquité (Taine à nouveau) ou en 1789, comme le défendent de nombreux hommes de droite de l'époque (El Gammal 24) ? Sans doute Bourget est-il plus proche de cette deuxième opinion, mais il ne l'affirme nulle part. Enfin, la décadence concerne-t-elle seulement la France, ou bien aussi les Latins (l'Espagne et l'Italie), enfin tout l'Occident ? Autant de questions laissées sans réponses par les *Essais*. Bourget ne fait que reconduire une inquiétude déjà théorisée sous d'autres formes conservatrices avant lui, dont la stratégie consiste à prédire la chute pour s'opposer au changement.

La théorie du déclin comme décadence et vieillissement apparaît être la reprise d'une interprétation réactionnaire par un écrivain désemparé, afin d'expliquer les souffrances de sa génération. Or, aussi problématique cet usage soit-il, il offre un aperçu remarquable de l'univers intellectuel de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle parisien. Le talent de Bourget ne s'illustre pas dans la reprise de ce motif réactionnaire classique, mais bien plutôt dans l'acuité avec laquelle il perçoit et énonce les afflictions d'une partie de sa génération. Il y parvient si bien que son diagnostic continue de résonner jusqu'à nous.

### *Postérité de cette pensée*

La théorie de la modernité comme déclin a connu une postérité importante. Tout d'abord elle s'est vue suivie par d'autres théories, en France comme ailleurs en Europe, et notamment en Allemagne, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. De ce point de vue, il faut souligner l'importance souvent méconnue de la théorie de la décadence de Bourget sur la pensée de Friedrich Nietzsche dans les années 1880. La lecture de Bourget accompagne notamment la plongée de Nietzsche dans la littérature française ; ainsi les *Essais* constituent-ils une inspiration importante dans sa conceptualisation du nihilisme<sup>11</sup>. De ce point de vue, on peut voir dans les livres inspirés des dernières œuvres de Nietzsche une postérité médiatisée des *Essais* : ainsi dans *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, le schéma explicatif du déclin, appuyé sur l'analogie avec la déchéance du corps vivant, se trouve repris. Bourget avait su saisir une inquiétude partagée tout au long du XIX<sup>e</sup> et jusqu'après celui-ci, du romantisme à Spengler, en passant par Du Camp.

Or aujourd'hui, que reste-t-il des *Essais* ? Bourget est plutôt méconnu, tant sans doute à cause de l'obsolescence de sa littérature – composée essentiellement de romans à thèse, c'est elle qui semble désormais vieillie – que de ses engagements politiques. Cependant, il nous semble que les *Essais de psychologie contemporaine* méritent encore d'être étudiés.

S'ils se présentent en premier lieu comme l'étude des effets d'une intoxication littéraire dont serait victime la génération de 1880, ce que s'y découvre, ce sont les hantises de tout un siècle, tiraillé entre le romantisme (habité par la nostalgie) et le positivisme (habité par l'aspiration au progrès). Plus encore, il semble que les maux identifiés (ennui, nostalgie, mélancolie) par Bourget dans la littérature de son temps soient encore présents dans la littérature des dernières décennies (par exemple chez Michel Houellebecq, ainsi que chez Peter Handke et Winfried Georg Sebald, ou encore, en Amérique du Nord, chez Bret Easton Ellis et Douglas Coupland) – soit qu'ils n'aient jamais cessé d'y être, soit qu'ils y aient ressurgi. Ainsi, alors qu'André Guyaux avançait que les *Essais* « se défend mal d'être aussi un livre sur le XIX<sup>e</sup> siècle » (XIX) – plutôt que sur le seul Second Empire –, nous sommes tentés d'ajouter qu'il est à certains égards un livre sur une modernité qui s'étend jusqu'à nos jours. Si nous ne pouvons pas adhérer au diagnostic réactionnaire de Paul Bourget, celui du déclin de la civilisation, la classification qu'il propose des symptômes d'un mal et de leurs causes semble toujours pertinente, voire actuelle. Le fait de (i) ne plus avoir de certitude à laquelle se fier (dilettantisme), de (ii) ne pas se sentir appartenir à un lieu et à une histoire (cosmopolitisme), (iii) la lucidité inquiète sur nos propres tourments et l'égoïsme qui va de pair avec celle-ci (esprit d'analyse) et (iv) le droit de choisir librement sa propre destinée en s'émancipant des déterminations économique, sociale ou religieuse (démocratie), apparaissent comme quatre réalités corrélatives qui peuvent

être autant de facteurs d'une même déroute existentielle. La difficulté d'orientation du sujet moderne est le corrélat nécessaire de la liberté et de l'auto-détermination. La mobilité moderne, quelles que soient les indéniables opportunités qu'elle rend possible, est accablante. Or la seule solution proposée par Bourget pour se débarrasser de cet accablement (le retour à la foi chrétienne) ne semble pouvoir offrir de consolation qu'au niveau individuel. A cet égard les *Essais* fournissent des indices d'explication pour comprendre les phénomènes d'engagement religieux ou la manifestation d'intérêts pour les croyances et pratiques extrême-orientales, dont on constate la recrudescence actuelle en Occident. On peut supposer qu'il s'agit dans les deux cas de la recherche d'un sens donné à l'existence, qui permette d'orienter les choix et les actions et de se reposer de la responsabilité d'avoir à décider de tout par soi-même.

La question implicitement posée par les *Essais* était au fond celle-ci : la liberté moderne est-elle existentiellement viable ? La réponse de Paul Bourget est négative. Vivre en moderne c'est donc se trouver face à l'alternative suivante : s'efforcer d'assumer la part de liberté qui nous incombe, ou s'y dérober.

## Notes

---

<sup>1</sup> Les différents essais sont publiés successivement dans *La Nouvelle Revue* dirigée par la femme de lettres Juliette Adam.

<sup>2</sup> Dans *Les Ridicules du temps*, 1883. Web.

<sup>3</sup> Faut-il voir là une référence à la philosophie de Schopenhauer ? Bourget fait peu mention du *Monde comme volonté et comme représentation* dans les *Essais*. Il compare seulement, dans l'essai sur Dumas Fils, la conception de l'amour de ce dernier à la philosophie schopenhauerienne. Ne pourrait-on pas pourtant envisager que la pensée pessimiste de Schopenhauer a une influence cruciale sur l'atmosphère fin-de-siècle ? Dans l'Avant-Propos de 1885, Bourget minimise cette influence : « Ce n'est pas [...] une simple imitation, et quand on a signalé l'influence de Schopenhauer, on n'a rien dit » (438). Les causes du mal éprouvé, qui ne se limite pas à une pose inspirée de la doctrine du philosophe, sont plus profondes.

<sup>4</sup> « Mon ambition a été de rédiger quelques notes capables de servir à l'historien de la vie morale pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle » écrit Bourget dans l'Avant-propos de 1883 (435).

<sup>5</sup> Ce déracinement, il raconte l'avoir lui-même vécu dans sa jeunesse dans sa *Lettre autobiographique* qu'il rédige en 1894 à l'occasion de la publication nord-américaine d'extraits d'œuvres choisies. Son père, professeur de mathématiques, était fonctionnaire et déménageait souvent (450).

---

<sup>6</sup> L'idée que la désagrégation générale s'illustre dans la littérature de toute époque décadentiste est effectivement présente dès *L'histoire de la littérature* de Taine, comme le souligne Jean-Thomas Nordmann dans « Taine et la décadence » (43).

<sup>7</sup> Nietzsche a été frappé par cette idée, qui trouvait écho selon lui dans la musique de Wagner. Dans une note de 1883, il écrit : « Style de décadence chez Wagner : la tournure particulière devient souveraine, la subordination et la composition deviennent aléatoires. Paul Bourget, p. 25 » (678).

<sup>8</sup> « Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte : / Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux ». La première partie du poème exprime le regret d'âges d'or révolus. Le poète proclame un athéisme propre à « ce siècle sans foi » et sans amour. Bourget admirait Musset.

<sup>9</sup> Selon la célèbre formule de l'alchimiste Baudelaire dans « L'ébauche d'un épilogue pour la deuxième édition » des *Fleurs du mal*.

<sup>10</sup> Sur ce thème, voir : Yehoshua Mathias « Paul Bourget, écrivain engagé ».

<sup>11</sup> Comme y insiste Charles Andler dans sa célèbre biographie de Nietzsche, *Nietzsche, sa vie et sa pensée* : « Le mot de *nihilisme* n'a pas été choisi par Nietzsche parce qu'une secte d'anarchistes russes arborait ce vocable comme un drapeau noir, ni parce qu'un héros de Tourguéniev, Bazaroff, dans *Père et fils*, appelle *nihilisme* le sentiment de sa vie manquée et sa nostalgie des ténèbres. L'usage nietzschéen du mot vient des *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget » (vol. III, 418). C. Andler explique par ailleurs que pour Nietzsche, le seul art qui vaille au XIX<sup>e</sup> siècle est français : « Ajoutons que Nietzsche voyait plus clair dans l'art français, parce qu'un jeune écrivain français lui en avait ouvert l'intelligence. Les *Essais* et les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget prennent place sans effort dans la construction nietzschéenne ; et, aussi bien, sont-ils restés un chef d'œuvre de délicate analyse » (vol. III, 409).

## Ouvrages Cités

- ANDLER, Charles. *Nietzsche : sa vie et sa pensée*. Trois volumes. 1920-1931. Gallimard, 1979.
- BAUDELAIRE, Charles. « Les Fleurs du mal » (1857). *Œuvres complètes I*. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1976.
- . *Le Peintre de la vie moderne* (1863). *Œuvres complètes II*. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1976.
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules. *Les Ridicules du temps* (1883). Gallica. Web, consulté le 19 octobre 2018.
- BOURGET, Paul. *Les Essais de psychologie contemporaine* (1899). Gallimard (Tel),

- 1993.
- EL GAMMAL, Jean. « Décadence, politique et littérature à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ». *Romantisme*, 42, 1983, pp. 23-33.
- GAULTIER, Jules (de). *Le Bovarysme* (1902). Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- COBINEAU, Arthur (de). *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1849-1855). Pierre Belfond. 1967.
- GUIRAL, Pierre. « Les écrivains et la notion de décadence de 1870 à 1914 ». *Romantisme*, 42, 1983, pp. 9-22.
- MATHIAS, Yehoshua. « Paul Bourget, écrivain engagé ». *Vingtième siècle*, 45, 1995, pp. 14-29.
- MUSSET, Alfred (de). « Rolla ». *Poésies Nouvelles* (1836-1852). *Poésies complètes*. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1957.
- NIETZSCHE, Friedrich. *Fragments posthumes, Été 1882 – Printemps 1884*. Trad. par Anne-Sophie Astrup et Marc de Launay. *Œuvres philosophiques complètes*, édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari. Gallimard (NRF), 1997.
- NORDMANN, Jean-Thomas. « Taine et la décadence ». *Romantisme*, 42, 1983, pp. 35-46.
- SCHOPENHAUER, Arthur. *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819). trad. Auguste Burdeau. PUF, 1981, rééd. 2014.
- SPENGLER, Oswald. *Le Déclin de l'Occident*. 1922. trad. M. Tazerout, Gallimard (Tel), 1993, rééd. 2012.